

JEAN ECHENOZ

**ENVOYÉE
SPÉCIALE**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

JEAN ECHENOZ

ENVOYÉE SPÉCIALE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2016 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2016 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique
www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707329240

Je veux une femme, a proféré le général. C'est une femme qu'il me faut, n'est-ce pas.

Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, lui a souri Paul Objat. Épargnez-moi ces réflexions, Objat, s'est raidi le général, je ne plaisante pas là-dessus. Un peu de tenue, bon Dieu. Le sourire d'Objat s'est dissous : Je vous prie de m'excuser, mon général. N'en parlons plus, a dit le gradé, réfléchissons.

Nous ne sommes pas loin de midi. Les deux hommes réfléchissent, assis de part et d'autre d'un secrétaire métallique vert, vieux modèle réglementaire à caisson derrière lequel se tient le général. Le plateau de ce meuble n'est occupé que par une lampe éteinte, une boîte de cigarillos Panter Tango, un cendrier vide et un soufreux main en buvard très ancien, fort effiloché, qui semble avoir épongé puis conclu un nombre d'affaires depuis, disons, le dossier Ben Barka. Le secrétaire vert occupe le fond d'une pièce austère dont la fenêtre commande une cour de caserne pavée, de part et d'autre de laquelle se trouvent deux chaises en tubulures et Skaï, trois armoires de classement de dossiers suspendus, une tablette supportant un vieil et gros ordinateur malpropre. Tout cela ne date pas d'hier et le fauteuil du général n'a pas l'air bien douillet, ses accotoirs sont oxydés, ses coins fendillés laissent distinguer, voire fuir par endroits, son infrastructure en polyuréthane de la première génération.

Les coups de midi ont fini par sonner au clocher, tout proche, de Notre-Dame-de-la-Otages. Le général s'est emparé d'un cigarillo, l'a observé, massé, humé, puis l'a rangé dans son étui. Une femme, a-t-il répété à voix basse, se parlant à lui-même. Une femme, a-t-il haussé le ton, mais pas seulement. Surtout pas une stagiaire comme on en trouve partout. Quelqu'un d'absolument étranger aux réseaux, voyez-vous ? Pas tout à fait, a dû admettre Objat. Eh bien une innocente, quoi, a résumé le général. Qui ne comprend rien à rien, qui fait ce qu'on lui dit de faire et qui ne pose pas de questions. Plutôt jolie, si c'est possible.

Cela fait beaucoup de critères, a fait valoir Objat, ça ne va pas être facile à trouver. Je sais, a reconnu le général. Il a encore entrouvert sa boîte de Panter Tango, l'a considérée avec affection puis refermée délicatement, Paul Objat laissant traîner ses yeux sur les murs de la pièce, plus repeints depuis longtemps, et dont une bonne surface est constellée de documents divers : photographies plus ou moins nettes de personnes, de choses, de lieux souvent reliées par des flèches tracées au feutre, pinces double clip maintenant des fiches et des schémas abscons, coupures

de presse, listes de noms, cartes géographiques barrées de fils que fixent des épingles de signalisation multicolores. Un portrait officiel du président de la République. Rien de personnel : pas de photos de famille, de cartes postales envoyées par des collègues en vacances, de reproductions de Van Gogh et autres foutaises.

Faisant fi de nos obligations de réserve ainsi que du secret défense, précisons d'abord l'identité de l'officier supérieur. Général Bourgeaud, soixante-huit ans, ancien du service Action - planification et mise en œuvre d'opérations clandestines -, spécialisé dans l'infiltration et l'exfiltration de personnalités sensibles dans un but de renseignement. Visage abrupt et regard sec, mais ne nous attardons pas : nous reviendrons plus tard sur son apparence. Au vu de son ancienneté, sa hiérarchie a peu à peu allégé ses responsabilités même si, eu égard aux services rendus, on lui a laissé l'usage de son bureau, de son planton, l'intégralité de son traitement mais pas son véhicule de fonction. N'entendant pas être entièrement mis au rancart, Bourgeaud continue cependant à monter en douce quelques opérations pour ne pas perdre la main. Pour s'occuper. Pour la France.

Face à lui, comme lui en tenue civile, Paul Objat consiste en un assez beau type, voix douce et regard calme, la moitié de l'âge du général, un quart de sourire perpétuel aussi rassurant que le contraire, rappelant parfois celui de l'acteur Bill Bob Thornton. J'ai peut-être une idée, a dit Objat. Développez-la donc, l'a encouragé le général avant de préciser encore son projet.

Ce qu'il faudrait avant tout, voyez-vous, c'est lui faire subir une sorte de purge, une fois que nous l'aurons trouvée. La mettre entièrement hors-circuit quelque temps avant qu'elle intervienne. Une sorte de bonne cure d'isolement, si vous voulez. La personnalité se modifie dans ces cas-là. Je ne dis pas que ça détruit le caractère, mais ça crée des réactions mieux adaptées, ça rend le sujet plus ductile.

Qu'entendez-vous par ductile ? a demandé Objat, je ne connais pas cet adjectif. Eh bien disons maniable, obéissante, souple, malléable, a précisé le général. D'accord ? D'accord, a dit Objat, je crois que je vois. Je me demande même si je n'en ai pas plusieurs, d'idées.

Point trop n'en faut non plus, l'a modéré le général qui a encore affiné sa résolution. Quand je vous parle de ce traitement dépuratif, qui me paraît nécessaire, il ne serait pas mauvais de commencer par provoquer un petit état de choc, sans hésiter à lui faire légèrement peur au besoin. Sans violence, bien entendu. Cela va de soi, mon général, a derechef souri Objat, je crois d'ailleurs que mon idée s'en précise. Vu les contours de votre plan, cela pourrait même être une très bonne idée. Une personne qui devrait parfaitement convenir. Bon profil, assez disponible, elle

pourrait se révéler, comment disiez-vous, ductile. Avec une bonne préparation, ça doit marcher. Plutôt jolie ? a insisté le général. Pas mal du tout, l'a rassuré Objat.

Vous la connaissez bien ? Pas vraiment, a dit Objat. Je l'ai croisée une fois chez des gens, elle m'a semblé intéressante, l'essentiel est qu'elle ne me connaît pas, moi. Certes, a convenu le général, c'est élémentaire, il s'agit d'une opération délicate et le cas de figure est inédit. J'en conviens, a reconnu Objat, mais vous n'auriez pas un peu faim ? On m'a parlé d'un restaurant pas mal, pas loin, du côté de Jourdain, c'est direct en métro. Il est vrai que je n'ai plus la bagnole, s'est rappelé le général, mais bon, très bien. Allons-y donc ainsi.

Après que le général a prélevé puis glissé un cigarillo dans sa poche de poitrine, ils ont enfilé chacun leur imperméable - ardoise pour l'un, perle pour l'autre - même si aucune pluie ne tombait sur le boulevard Mortier où ils se sont retrouvés, dans le ^{xv}^e arrondissement de Paris. Après qu'ils ont commencé de marcher vers la station Porte des Lilas, qui est à quatre cents mètres de la caserne, le général Bourgeaud a félicité Paul Objat sans le regarder et d'une voix bougonne, presque sévère, peu accordée à son propos. Je savais que je pouvais compter sur vous, Objat, vous avez souvent de bonnes idées qu'il faut, vous m'avez rendu de sacrés services. Je vous aime bien, Objat, voyez-vous. Et, connaissant assez son supérieur, Objat ne s'est même pas retenu de sursauter devant cette déclaration.

Au restaurant, salade d'oreilles de porc suivie d'une joue de bœuf en daube : Alors cette bonne femme ? a voulu savoir le général. Je m'y mets dès cet après-midi, a promis Objat, j'ai besoin de procéder à des repérages et de passer deux ou trois coups de fil. Mais plus j'y pense, plus je crois qu'elle ferait l'affaire. À un point que vous n'imaginez pas. Je n'aurai pas de mal à la trouver, je vois à peu près son adresse.

Elle se trouve dans quel coin ? s'est distraitemment enquis Bourgeaud tout en déchiquetant un fragment d'oreille. C'est dans le ^{xvi}^e, a répondu Objat, du côté de Chaillot. Joli quartier, a jugé le général. C'est assez calme, mais c'est un petit peu triste, non ? Enfin, c'est ce qu'on en dit communément. Je n'ai jamais quitté quant à moi mon petit rez-de-jardin près de l'Observatoire, je m'y suis toujours trouvé très bien. Et vous-même, Objat, vous êtes dans quel quartier ? Eh bien à vrai dire, moi le général, a évité de répondre Objat, c'est un peu compliqué ces temps-ci. Disons que je suis entre plusieurs déménagements.

TROCADÉRO. Au dernier étage d'un immeuble art déco conçu par Henri Sauvage, cet appartement traversant de 64 m² est idéalement situé. Pensé à la manière d'un atelier d'artiste (5 m HSP), exposé plein sud, ce bien rare et calme bénéficie d'une vue imprenable sur le palais de Chaillot et le cimetière de Passy.

Ascenseur, cave, possibilité de parking.

Prix : nous consulter.

C'est ce prix qui ne va pas du tout, a estimé l'agent immobilier, vous en demandez beaucoup trop cher. Je sais, a reconnu Constance, mais je ne tiens pas à m'en défaire tout de suite, je ne suis pas pressée. C'est juste à titre indicatif, pour voir si ça peut partir à cette somme. L'agent nommé Philippe Dieulangard a haussé les épaules puis s'est assis devant son ordinateur. Dans ce mouvement, comme jaillissait de sa personne une puissante émanation de lotion après-rasage Hugo Boss, les narines de Constance se sont rétractées. Dieulangard a précisé quelques détails de l'annonce (disposition des pièces, cuisine intégrée, toilettes indépendantes, etc.) avant de la mettre en page puis de l'imprimer, estampillée de l'adjectif **EXCEPTIONNEL** en majuscules gothiques sang de bœuf. Une fois fixée parmi les autres dans la devanture vitrée de l'agence, Constance et lui sont sortis pour juger de son effet.

Ce serait mieux avec une photo, lui a fait remarquer Dieulangard. Ça paraît autrement, une photo, ça en dit davantage. Comme elle lui a rappelé qu'elle n'en tenait pas non plus, il n'a cette fois haussé qu'une épaule, l'a saluée puis laissé face à la vitrine sur laquelle Constance a soigneusement lu toutes les autres annonces de logements à vendre, à louer, chacune par le détail, s'imaginant au cas par cas une autre vie possible, d'autres destins, d'autres amours, d'autres chagrins. Se demandant quel changement d'apparence elle adopterait selon tel ou tel domicile, comme on entre au cœur d'un nouveau casting : garde-robe, coiffure, maquillage. Rêvassant devant la vitre et s'y réfléchissant, elle en profite pour un bilan rapide : raccord de rouge velours Burberry 308, coup d'œil à son vernis Chanel 599 **PROVOCATION**, elle floute un peu sa frange, poudre les ailes de son nez puis elle recule d'un pas : plan d'ensemble sur Constance dans la vitrine de Dieulangard Immo, sur fond de petit trafic automobile dans le sens unique de la rue Greuze.

Chemisier bleu tendu, pantalon skinny anthracite, souliers plats, coupe à la Louis

Brooks et courbes à la Michèle Mercier – ce qui n’a pas l’air d’aller très bien ensemble mais si, ça colle tout à fait. Trente-quatre ans, peu active et peu diplômée – à peine capacitaire en droit –, épouse d’un homme dont les affaires marchent ou du moins ont marché, mais c’est la vie avec cet homme qui ne marche qu’à moitié : vie matérielle facile, vie matrimoniale pas. Vellétés de divorce, perspectives d’arrangements, brouilles suivies de compromis, tout dépend de quelques jours. C’est à ce fil qu’elle partage son existence entre le domicile conjugal, quoiqu’il en soit de moins en moins souvent, et l’appartement qu’elle vient d’envisager de vendre en attendant de voir. Cette brève fiche signalétique établie, Constance a tourné le dos à son reflet, s’est éloignée de l’agence et depuis la rue Greuze, à pied, en direction de son bien rare et calme, c’est un trajet de six à huit minutes en longeant le cimetière de Passy.

Elle n’a pas distingué, dans ce mouvement vers chez elle, que deux autres mouvements la suivent parallèlement : celui d’un homme à cinquante mètres et celui d’une fourgonnette à cent. L’homme est vêtu d’un bleu de travail très propre, presque anormalement repassé, et ce qui semble être une boîte à outils est suspendu par une courroie à son épaule. Derrière lui, sur ses flancs, le véhicule utilitaire dépourvu de portières et de vitres latérales arrière affiche à leur place un logo d’entreprise de dépannage multi-services. Comme Constance vient de s’arrêter devant l’entrée monumentale du cimetière, l’homme et la fourgonnette se sont immobilisés sur-le-champ. Puis comme elle n’a rien à faire, ce qui est fréquent comme le printemps naissant le permet, l’idée paraît lui venir d’aller faire un tour dans le cimetière. Une fois qu’elle a disparu parmi les tombes, l’utilitaire et l’homme viennent respectivement se garer et allumer une cigarette de part et d’autre de l’entrée.

Le cimetière de Passy est, de loin, le plus chic de Paris. De taille assez réduite, il est imbattable dans la proportion d’individus riches et célèbres au mètre carré, spécialement dans le domaine des arts et lettres. On l’a d’ailleurs installé en surplomb, ce qui permet aux personnes gisant là de se maintenir toujours au-dessus du niveau des vivants. Tout concourt à ce qu’il soit de bon ton. L’atmosphère est feutrée parmi les sépultures soignées au quart de poil, le pavement des allées est entretenu à la pince épilatoire, le port et la tenue des veuves ainsi que des héritières dénotent une distinction innée quand armés d’un arrosoir sous les marronniers ou sous les magnolias, ils s’en viennent rafraîchir leurs disparus. Ces survivants eux-mêmes, on fait également tout pour leur bien-être : c’est la seule nécropole de la ville dont la salle d’attente est chauffée.

On sait d’ailleurs trop peu qu’au cimetière de Passy, loin du siècle et de

projecteurs, les pensionnaires donnent régulièrement un spectacle de fin d'année soutenu par une distribution remarquable : Fernandel, François Périer, Jean Servais avec Réjane et Pearl White dans les rôles féminins. La qualité de l'œuvre est garantie par les talents d'autres défunts : scénario de Tristan Bernard et Henri Bernstein sur une idée d'Octave Mirbeau, dialogues de Jean Giraudoux, décors de Robert Mallet-Stevens, costumes de Jean Patou, musique de Claude Debussy. Le rideau de scène est d'Édouard Manet, la mise en scène de Jean-Louis Barrault. Le livret de cet ouvrage est disponible chez Arthème Fayard. On l'ignore en général.

Constance s'est donc promenée un moment dans le cimetière. Nous étions en avril, fin de matinée d'avril, nombre de boutons promettaient d'éclorre autour des stèles, cela bourgeonnait sec chez les thuyas. Les pensées, les soucis, les jonquilles avaient l'air en pleine forme, bien qu'il restât aussi pas mal de fleurs flétries, fanées, décomposées sur les tombeaux, pas encore dégagées par les factotums.

Quand elle est sortie de cette institution, l'homme en bleu de travail s'est approché d'elle, l'air soucieux, tenant un bout de papier à la main qu'il semblait s'efforcer de déchiffrer. Très bel homme sous sa tenue, a aussitôt jugé Constance qui, d'emblée, n'a pas demandé mieux que de le renseigner. L'homme a dû rechercher la rue Pétrarque, or la rue Pétrarque, bien sûr que Constance la connaît bien. D'abord, lui a-t-elle indiqué, c'est juste à côté. Ensuite, il y a dix ans, elle y a passé deux mois entiers couchée avec un prénommé Fred sans jamais en sortir, jamais se lever, jamais ouvrir les volets d'un deux-pièces au rez-de-chaussée sur cour.

Mais cet épisode, Constance ne l'a pas précisé. Elle a seulement dit que c'était à côté, qu'elle pouvait même l'y guider et l'homme a dit bien volontiers, affichant un curieux sourire bienveillant, connivent, innocent quoique roué, amusé, un peu triste, drôle de mec. Drôle de type, vraiment plaisant, dont Constance a eu le sentiment qu'elle lui plaisait autant, tout de suite et réciproquement, que voilà donc une affaire susceptible de ne pas s'engager trop mal, que tout cela tombait plutôt bien, et ils ont remonté ensemble la rue du Commandant-Schloesing jusqu'au coin de la rue Pétrarque. Il s'agit là d'un angle urbain toujours calme et peu fréquenté qu'ils ont atteint en échangeant trois mots sur le printemps naissant, pendant que la fourgonnette multi-services les dépassait lentement. Comme il n'est pas trop compliqué non plus de s'y garer, l'utilitaire a trouvé sans mal une place de stationnement.

C'est à hauteur de ce véhicule que l'homme en bleu de travail s'est arrêté en disant : Attendez un instant, je voudrais vous montrer quelque chose qui pourra vous intéresser, et Constance a paru tout à fait prête à s'intéresser. Il a fait glisser d

son épaule la courroie de sa boîte à outils qu'il a ouverte et dont il a extrait, toujours souriant, une perceuse. Regardez-moi ça, lui a-t-il dit, si ce n'est pas beau. Elle est insensée, cette perceuse, c'est ce qu'on fait de mieux. Compacte, légère, efficace et parfaitement silencieuse. Pas mal, non ?

Comme Constance hochait poliment, elle s'est sentie happée par un coude : elle s'est tournée, c'était un type qui venait de sortir de la fourgonnette, côté passage piéton et qui tenait à présent gentiment son bras, tout aussi souriant mais beaucoup moins beau : grand, osseux, cou décharné, regard d'autruche. Vous voyez, a poursuivi l'homme en bleu, elle est idéalement adaptée aux travaux de précision, délicats et répétitifs. Elle fait visseuse, aussi, notez. Regardez, je vais la faire fonctionner. Et Constance a perçu alors qu'un troisième type, sans doute le chauffeur de l'utilitaire, la prenait par son autre bras non sans un sourire tout aussi affable, et celui-ci non plus n'était pas terrible : râblé, courtaud, rougeaud, museau de lamantin. Semblable à la mise en place n'a rien qui puisse d'emblée vous rassurer, certes, mais ces trois hommes affichaient une expression aimable, prévenante, attentionnée : par effet de mimétisme naïf, Constance s'est mise à sourire à son tour.

Donc, a dit l'homme en bleu, je la mets en marche, voyez-vous, et Constance a eu l'effet vu, dans le plus grand silence, le foret de la perceuse se mettre à tourner rapidement sur lui-même cependant qu'un des types, sans lâcher le bras de Constance, levait de l'autre main le hayon de la fourgonnette. Puis, lorsque l'homme en bleu a dirigé la mèche de la perceuse vers la mâchoire inférieure de la jeune femme, comme procéderait un dentiste sans vous prier d'ouvrir auparavant la bouche, elle a cessé de sourire. Autruche et Lamantin la maintenaient à présent par les deux bras, fermement.

Tout cela se déroulait sans témoins car, tout en étant proche des grands axes, ce coin qui permet un repli facile, l'angle des rues Pétrarque et du Commandant-Schloesinger est donc un coin sans trop de passage, idéal pour régler discrètement une affaire. Constance a vite battu quatre fois des paupières. Mais je ne vais évidemment pas vous faire une chose pareille, l'a rassurée l'homme en bleu, c'était juste pour vous faire voir. D'ailleurs je m'en vais vous laisser tranquille, a-t-il annoncé en désignant le hayon ouvert de l'utilitaire, si vous voulez bien vous donner la peine. Et comme Constance se tournait vers le véhicule, il lui est apparu que son espace arrière, séparé de l'avant par une paroi métallique, était occupé par un fauteuil d'allure confortable mais dont les pieds, les accotoirs étaient équipés de sangles en polypropylène à boucles de serrage plastique. Sur le dossier du siège, un élégant capuchon noir se trouvait négligemment plié.

Constance a hésité comme nous hésiterions tous mais, observant que la mèche o

la perceuse était toujours en rotation, elle a préféré monter dans la fourgonnette qu'envisager de subir, sans anesthésie, d'aléatoires travaux stomatologiques. Pendant qu'Autruche, aussi jovial et rassurant qu'une assistante dentaire, l'installait solidement dans le fauteuil, elle a vu Lamantin s'entretenir brièvement avec l'autre qui rangeait sa perceuse avant de repartir vers le Trocadéro sans se retourner, semblant avoir achevé sa tâche. Avant que sur elle on ferme le hayon, Constance l'a suivi du regard, regrettant le tour pris par cette rencontre. Car, décidément, fort beau type, sous son beau bleu si bien repassé, dommage. Dommage. C'est qu'elle ne peut jamais se retenir, Constance, d'avoir ce genre d'idées, nous avons bien compris qu'amoureusement elle est insatisfaite.

C'est maintenant sur le mari de Constance que nous allons nous pencher, si vous le voulez bien. Ce mari se trouve actuellement dans le métro, quelque part sur la ligne 2 qui traverse le nord de Paris d'ouest en est, et il répond au nom de Lou Tausk. Un nom pareil, Lou Tausk, a tout l'air d'être un pseudonyme mais tenons-nous-en là pour le moment, nous reviendrons sur ce point en temps utile.

Une sacoche sur les genoux, Lou Tausk est donc assis dans la voiture de tête d'une rame qui, reliant la Porte Dauphine à la Nation, le transporte chaque matin depuis son domicile (station Villiers) vers son studio (station Couronnes) et, le soir, vice versa. C'est pratique, c'est direct, on n'a pas besoin de vérifier à chaque arrêt le nom de la station puisqu'une voix féminine enregistrée l'indique à deux reprises sans besoin de lever chaque fois le nez de son journal ou de son smartphone. Quand la voix annonce Couronnes, Tausk se lève. Quand la voix confirme Couronnes, Tausk se dirige vers la première porte de la voiture, face à la sortie du quai d'environ quarante-sept marches, en trois inégales volées, le hisseront vers le boulevard de Belleville.

Ce boulevard, il n'y a pas si longtemps – et même encore parfois de nos jours –, se trouvait une sorte de marché sauvage épars comme un terrain vague et où, à même le trottoir, des pauvres vendaient à des pauvres toute pauvre sorte d'objets de troisième main, sorbetière ou centrifugeuse sous blister crevé, jeu de tasse ébréchées, lots de yaourts discrets sur leur péremption, grille-pain sans prise électrique, mixeur insoucieux de garantie, liasses d'anciens magazines télé sans illusions sur leur avenir, vieux jouets, gants dépareillés, vieilles fringues et tout ce que l'on pourrait encore énumérer.

Mais, d'abord, alertées par les riverains qui ont vu là une nuisance et fini par se plaindre, les forces de l'ordre ont fait un peu de ménage en dispersant ces négociants amateurs qu'elles ont refoulés vers les portes est et nord de Paris. Et puis ce qu'il y a, ensuite, c'est qu'on se fatigue vite d'énumérer.

Autour du métro Couronnes, des ruelles déferlent du nord-est en affluents vers le boulevard : passage de Pékin, rue du Sénégal, rue de Pali-Kao. Celle-ci, Tausk l'emprunte après avoir longé quelques boutiques chinoises – furtifs effluves de glutamate monosodique –, restaurants tunisiens – subtiles fragrances de ras hanout –, deux supérettes et un soldeur d'électronique, « Tout à 1€ » oppose une féroce concurrence à « Tout Mini € ». De modestes et vilains immeubles aux façades

humblement crépies - brique ou pierre de Paris délitescentes -, sont en cours de démolition pour des raisons d'âge, d'hygiène et de spéculation, avant de laisser leur place aux mêmes, non moins vilains mais plus juteux jusqu'à la prochaine fois.

Comme Tausk va remonter la rue vers son studio, voici que déferlant d'un échafaudage, entonnée par un démolisseur sous son gilet fluorescent, se répand avec allégresse la mélodie de *Vamos a la playa*, vieux tube international plus entendu par Tausk depuis 1983. Dès lors, comme s'il venait de croiser un moustique, cette mélodie va le démanger comme une piqûre sans plus le quitter de la journée.

Épaule engourdie par la sacoche, cortex envahi par *Vamos a la playa*, Tausk arrive au studio, vaste volume en sous-sol et donc privé de fenêtres à l'exception d'un soupirail. Ouvert, celui-ci apporte un peu de l'air et du son de la rue de Pali-Kao dont le nom commémore une victoire des troupes anglo-françaises pendant la deuxième guerre de l'opium - et sur les trottoirs de laquelle, il n'y a pas si longtemps non plus on négociait encore à la sauvette divers produits dérivés de cet opium, plus ou moins coupés de lactose quand ce n'était pas de caféine, de paracétamol, de plâtre, de strychnine ou de détergent, et de produits pires encore qu'on pourrait à nouveau énumérer. Mais, d'abord, alertées par les riverains qui ont vu là une nuisance et finissent par se plaindre, etc. Et puis ce qu'il y a, ensuite, etc.

Les deux tiers du studio sont occupés par des appareils producteurs de son : une dizaine de claviers, synthétiseurs, boîtes à rythme et armoires à effets sur des tables à tréteaux, trois ordinateurs de taille décroissante sur le bureau, et le reste est aménagé en salon : fauteuils, canapé, table basse, rayonnages alignés cintrant sous les masses de vinyles, de bandes magnétiques et de boîtiers divers. Au mur, deux trophées illisibles, un disque d'or encadré sous Plexiglas et une photographie dédicacée de Lalo Schifrin. Existe aussi un coin cuisine dans lequel Lou Tausk, après avoir allumé les lampes et mis l'ordinateur principal en route, se prépare en même temps un jus d'orange et une théière, ce dans un ordre immuable et parallèle sachant que le temps de presser deux oranges est égal à celui de l'ébullition puis que la phase de rinçage du presse-agrumes équivaut à celle de l'infusion.

Cela fait, Tausk s'assied devant l'ordinateur principal, l'allume, considère le fichier contenant son travail en cours, tente de l'améliorer mais peu de minutes s'écoulent avant que cette entreprise lui paraisse vaine. Ses essais de composition ne produisant aucun résultat, il ouvre un vieux fichier de secours contenant d'anciennes idées - fragments de mélodies, essais de dissonances, suite d'accords possibles - qu'il a gardées sous le coude, tâchant d'accommoder ces restes et de les ajuster au projet existant, mais presque aussi peu de temps passe avant qu'il laisse

tomber.

Car si ses affaires, d'une manière générale, marchent comme nous l'avons indiqué, force est aussi d'admettre qu'il est actuellement en panne, et ce commence à faire un bon moment qu'il y est. Signe de détresse : il tape les deux premières mesures de Vámos à la playa avant de se laisser le temps de réfléchir, met l'ordinateur en veille, examine ses ongles. Avise alors la petite liasse de prospectus et de courrier déposée comme chaque jour sur sa table par le gardien de l'immeuble qui a les clés du studio.

Ces documents concernent un club de célibataires, une offre de crédit aménagée, la profession de foi d'une faction de souverainistes-bordiguistes unifiés, ainsi qu'une proposition de substituer à votre vieille baignoire pourrie, entartrée, malcommode, inadaptée à vos besoins et bientôt à votre âge, un combiné multijets chromé d'hydromassage poly-relaxant, haute performance et sur mesure. Celle-ci Tausk l'étudie un peu plus longtemps car au fond pourquoi pas en effet, avant de froisser comme les autres et de la jeter à la corbeille : une corbeille pleine dénote un homme actif. Le seul vrai courrier consiste en une grande enveloppe beige ceinturée par un élastique, avec une plus petite blanche y fixée au moyen d'un trombone.

Spontanément, Tausk doit éprouver alors quelque méfiance car il n'ouvre ni l'une ni l'autre, différant cette lecture comme on diffère, parfois, l'ouverture des envois bancaires. Il range ces enveloppes dans sa sacoche, on verra plus tard, après avoir cependant prélevé le trombone et l'élastique. Pensivement il tend l'élastique au point de le casser puis détord le trombone, tente de le retordre en forme de protège humain sans résultat cependant que, jeté sur le bureau, l'élastique s'improvise en esperluette : une pichenette et hop, l'esperluette se transforme en arobase avant de s'immobiliser en clé de sol.

Lou Tausk pourrait interpréter ce signe musical comme un encouragement à se remettre au travail mais alors, à trois reprises, le téléphone va sonner. La teneur de deux premiers appels est à peu près du même tabac que celle des prospectus : une première dame à l'accent asiatique se propose de lui vendre des portes-fenêtres et Tausk dit non, une deuxième dame à l'accent alsacien veut savoir s'il est intéressé par Dieu et Tausk dit aussi non mais, la troisième fois que ça sonne, c'est Franck Pélestor qui s'annonce dans cinq minutes.

Je suis plutôt content de te voir, non ? dit Pélestor en arrivant, qu'est-ce que tu en penses ? C'est bien le style de formules ambiguës, énoncées d'une voix sourde et d'un sourire navré, propres à Franck Pélestor qui est un garçon tassé, voûté, posant un regard sombre sur ses pieds et sur le sol qui les soutient, s'aventurant rarement plus haut que ceux de ses semblables. Ses habits sont en toute saison boutonnés et

sanglés : tricot, veston, manteau, écharpe, souliers fourrés à fermeture Éclair. Le soleil peut flamboyer, le monde peut valser en T-shirt, Pélestor reste vêtu dans les mêmes tons de gris, sa peau est un peu grise aussi comme son humeur, chaque jour. Sans doute craint-il de s'enrhumer, sans doute l'est-il puisqu'il extrait régulièrement de sa poche le même Kleenex figé, compact, plat, façon pierre ponce ou savonnette en fin de carrière, dont il parvient encore à éplucher un fragment translucide pour l'appliquer sur son nez.

À ce jour, mais cela ne date plus d'hier, l'association de Franck Pélestor et de Lothar Tausk avait engendré des succès. On avait vu des chansons signées Tausk-Pélestor, qui, interprétées par Gloria Stella, Coco Schmidt et quelques autres, n'avaient plutôt pas mal marché. Nuisance et Dent de sagesse avaient constitué de vrais tubes mais si Excessif - c'est le disque d'or sous Plexiglas - avait d'abord connu un succès mondial sur lequel nous serons amenés à revenir, l'accueil accordé aux productions suivantes avait été de plus en plus réservé. N'est-il pas s'était déjà fort médiocrement vendu puis Te voici, me voilà !, œuvre pourtant plus accessible n'avait même pas été retenu en présélection de l'Eurovision. On en était là, on cherchait à se refaire et on avait du mal.

Autant te dire que je n'ai rien écrit, a prévenu Pélestor, si ça peut te rassurer, et Tausk a forgé une grimace dénotant que lui non plus. J'avais un début, remarque, s'est risqué Pélestor, mais ça ne va pas te plaire. Vas-y toujours, l'a encouragé Tausk. Ce n'est pas au point, a reniflé Pélestor, il faut que j'y repense. Bon, tu m'as dit, s'est résigné Tausk en lui tendant un Kleenex neuf. Non merci, a dit Pélestor, j'ai le mien, on pourrait déjeuner où ? On est convenus de l'habituel restaurant chinois, rue d'Eupatoria.

Comme la plupart de ces établissements, le Mandarin pensif s'ouvre sur un grand aquarium dont l'emplacement auspiceux, censé porter chance à l'entreprise, a été soigneusement choisi par un géomancien. Et pendant ce déjeuner, Tausk expose à Pélestor que la fabrication de chansons telle qu'ils l'ont conçue jusqu'ici, ça fait quinze ans que ça dure et ça ne va plus, on ne peut plus, ça ne paie plus, il faut changer de cap. Et ce cap, précise-t-il en retournant un travers de porc, lui semble être celui d'un ouvrage plus total. Ah bon, dit Pélestor, et c'est quoi, total ? Je vais t'expliquer, dit Tausk.

Il diffère sa réponse en regardant évoluer la dizaine de carpes hébétées dans l'aquarium : tons pastel, presque translucides, certaines semblant souffrir d'une maladie de peau, évoluant à distance d'une grosse carpe majeure, intimidante et qui paraît détenir fermement le pouvoir : les petites alentour se tiennent à carreaux. Une sorte d'opéra, développe enfin Tausk, d'oratorio si tu veux. Une espèce

d'album-concept, tu te souviens des albums-concept. Autour d'une seule voix c
femme, tu vois. Il faut d'abord que tu la trouves, ta voix, objecte Pélestor. Je sais, d
Tausk, je ne sais pas, je cherche. Si tu pouvais chercher aussi, de ton côté.

On cherche donc, sans plus se parler, les serveurs vont et viennent autour o
l'aquarium et puis, comme on va s'en aller, on croise le patron du restaurant. Il e
vraiment gros, votre poisson, dit Tausk pour dire quelque chose. Ah oui, admet
patron, c'est lui le vrai patron, les autres ont peur de lui. Et il s'appelle comme
feint de s'intéresser Tausk. Il n'a pas de nom, sourit gravement le patron. Ah bon
s'étonne Tausk, et pourquoi donc. C'est qu'il n'a pas d'oreilles, n'est-ce pa
explique patiemment le patron, il ne peut pas entendre, on ne peut pas l'appeler
Donc, pas la peine, voyez-vous, c'est très simple. Pas d'oreilles, pas de nom. Eh ou
dit Tausk, évidemment, je comprends. Bien sûr.

Pélestor est parti chez lui. Sans raison de repasser au studio, Tausk a repris
métro à Couronnes et, une dizaine de stations plus tard, après que la voix
prononcé Villiers, il a aussi regagné son domicile de la rue Claude-Pouillet. Il s'y e
retrouvé sans perspective, sans plus avoir grand-chose à faire, oisif. À peine entam
l'après-midi se présente sous la forme d'une balle qu'il va falloir pousser du pie
heure après heure, jusqu'à celle de prendre un verre puis de dîner (mi-temps) avan
que la soirée commence (balle neuve). Et rien ne se présente qui pourrait accélér
ce jeu sinon récupérer des chemises au pressing de la rue Legendre puis, chez
retoucheur de la rue Gounod, un pantalon vert pas mal acheté la semaine dernière
en solde, deuxième démarque, on ne résiste pas à la deuxième démarque. C'est fo
peu, certes, mais cela peut tuer un bon moment en procédant avec méthode. Pu
un petit tour au parc en fin d'après-midi, peut-être, pour différer l'heure du verre.

Mais d'abord Lou Tausk a posé sa sacoche dans l'entrée, est passé au salon, a ôt
sa veste et vidé ses poches puis, revenu dans l'entrée, il a récupéré la sacoche, e
repassé au salon pour la vider aussi : revoici la grande enveloppe et la petit
enveloppe qui l'attendaient tout à l'heure au studio. C'est avec déplaisir qu'il le
retrouve, lenteur qu'il cherche un coupe-papier, réticence qu'il les ouvre et l'o
comprend, dès lors, sa méfiance de ce matin. La petite contient en effet une petit
photographie de Constance, la grande une grosse demande d'argent.

Constance a l'air surprise sur la photo, elle esquisse un sourire incongru, son œ
gauche est à demi fermé. Le montant de la somme réclamée est tout aussi incongru
Elle est très importante, cette somme, elle est exorbitante, nous ne la précisons
pas mais le sursaut de Tausk à sa lecture donne une idée de sa dimension. Le text
manuscrit qui la précise paraît au demeurant infantile. Assaisonné de menace
floues, il est tracé par un droitier écrivant de la main gauche ou vice versa, de façon

délibérément fruste et en lettres bâton. Petite pause de sidération, puis Taus
décide d'avancer l'heure du verre, Vamos a la playa.

La photo de Constance avait été prise juste après l'injection de propofol, à l'arrière de l'utilitaire multi-services après qu'on l'eut garé dans un parking souterrain de l'avenue Foch. L'abaissement de la paupière gauche avant que le sujet perde conscience est un effet secondaire de cet anesthésique usuel, à brève durée d'action, la récupération rapide dudit sujet étant un autre effet. Récupérant donc, ouvrant avec précaution cette paupière, presque aussitôt suivie de la droite, Constance a pu voir où elle était installée, soit un logement étroit, en longueur n'excédant pas dix mètres carrés.

Meublée du lit sur quoi elle reposait, d'une chaise poussée devant une table d'angle scellée au mur et d'une commode, le tout en panneaux de mélaminé satiné, cette pièce évoquait une chambre d'hôtel maigrement étoilé, sans papier à en-tête dans un tiroir de la commode ni règlement affiché au dos de la porte - que Constance s'en est assurée sitôt levée, était fermée à clé de l'extérieur. Sol en linoléum marbré, murs couverts de papier peint beige granuleux, punaisés d'un poster violemment coloré représentant un cheval sur une plage au crépuscule cabré dans l'écume jaillissante, non loin d'un support de téléviseur boulonné en surplomb comme on en voit aussi dans les chambres d'hôpital, mais sans téléviseur. Un coin contenait un bloc de douche. L'absence de siège d'aisances pouvait faire espérer un séjour bref mais, ralenties, les capacités d'anticipation de Constance n'ont pas encore autorisée à tenir ce raisonnement. La chambre ne présentait aucun signe distinctif, nul détail pertinent permettant d'identifier dans quelle construction, quelle ville et même sur quel continent elle pouvait bien se trouver.

Pour distinguer tout cela, fixée auprès du lit, une applique fusiforme constituait la seule source lumineuse car, s'il existait bien une fenêtre privée de rideaux, elle était aveuglée par un store fermement baissé, lattes tassées à fond sur elles-mêmes, sans interstice laissant filtrer la moindre lueur, artificielle ou pas. On avait retiré l'espèce de longue manivelle qui aurait permis, ce store, de le lever.

S'approchant quand même de la fenêtre, Constance n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait là, ni pourquoi ni comment, ni même l'idée de se le demander. L'opacité de la situation lui faisait exclure toute curiosité sur ses motifs, ses modalités jusqu'à toute crainte quant à l'avenir. Il en allait de même pour le passé, ses souvenirs s'arrêtant à sa visite chez Philippe Dieulangard, après quoi plus rien ne se présentait. Même la promenade au cimetière de Passy s'était congédiée de s

mémoire. Quand son regard est tombé, par hasard, sur un point rouge frangé de rose au tiers de son avant-bras gauche, le souvenir de la piqûre lui est revenu mais comme un fait ponctuel, purement physique et sans contexte. Puis le temps présent s'est dérobé comme le passé quand, ses yeux glissant le long de l'avant-bras, Constance a observé qu'à hauteur du poignet on lui avait retiré sa montre.

Posé au pied du lit, elle a reconnu son sac dont elle a vite fait l'inventaire et, en première vue, rien ne manquait : passeport, portefeuille avec argent dedans, clés de chez elle, téléphone portable. Celui-ci, quand même délesté de sa batterie, privé de sa carte SIM, ne pouvait lui servir à rien - non qu'elle ait eu spontanément l'idée d'appeler quelqu'un, mais au moins aurait-il pu donner l'heure. Il a fallu qu'elle imagine de se farder pour constater aussi que sa trousse de maquillage - vernis, tube de rouge, poudrier, miroir - n'était plus là : confisquée, semblait-il.

Nul moyen, donc, de savoir où et quand elle se trouvait, ni combien de temps avait duré son sommeil artificiel : peut-être bref puisque la trace du bracelet-montre était encore visible, ses coutures latérales incrustées sur sa peau. Puis une envie de se rendormir s'est brusquement emparée d'elle, illogiquement puisqu'elle venait de s'éveiller, mais ce cadre ne proposant aucun divertissement, nulle alternative au sommeil, il semblait n'y avoir rien d'autre à faire. Et c'est en se rallongeant qu'elle a enfin perçu un phénomène massif dont, tout occupée à ce qu'elle vivait sur le moment, elle n'avait pas pris conscience en ouvrant les yeux : le bruit. L'énorme bruit. Un bruit de fond gigantesque et ininterrompu.

Sans cesse, malgré la fenêtre close et le store baissé, se déversait en effet dans sa chambre un grondement de moteurs permanent, très proche et dont les vibrations se transmettaient jusqu'aux meubles. À en juger par le volume et la tonalité de ces moteurs, il devait s'agir d'un trafic de poids lourds, sûrement de gros poids lourds sans doute une très grosse quantité de très gros poids lourds dont les nuances de concert indiquaient d'incessants croisements, dépassements, changements de vitesse et doubles débrayages, sur un axe routier situé juste au-dessous de la fenêtre et qui, vu le volume sonore, ne devait pas compter moins de quatre voies sinon six. Ce phénomène considérable constituait quand même un indice : où qu'elle pût se trouver dans le monde, Constance n'était pas à l'écart de toute civilisation.

Qu'elle ait pris conscience d'un tel vacarme avec un tel retard peut surprendre mais elle s'en est d'ailleurs étonnée. C'est que l'énormité de ce volume sonore, égale à celle du silence, en était peut-être devenue le parfait inverse au point de lui équivaloir. Peut-être. En tout cas, si le fort trafic de cet axe camionneur n'avait pas troublé sa léthargie chimique, ç'allait être une tout autre affaire d'aborder avec l

un sommeil normal. Un moment, après avoir éteint la lampe, s'être tournée et retournée sur le lit en pure perte, avoir tenté de se boucher les oreilles avec les coins de l'oreiller puis rallumé la lampe, le poster figurant le cheval sur la plage a fait remonter un souvenir.

Souvenir d'enfance : maison de vacances au bord de l'océan, plage à deux pas. Une nuit tombée, s'endormir en paix, bercée par la succession apaisante des vagues et leur flux et reflux régulier, les unes naissant et s'amplifiant, donnant de la voix quand d'autres s'exténuent, s'effondrent et vont longuement s'étaler sur le sable en chuintant, réduites à l'état de mousse. Bien qu'il ne fût, quand l'océan s'agite, pas moins ronflant et mugissant qu'un trafic de poids lourds, loin d'empêcher Constance de dormir, ce ressac était au contraire un narcotique efficace. Rien n'interdisait maintenant d'envisager les moteurs de camions comme des flots également hypnotiques, sous réserve qu'elle fût abstraction de leurs violents coups de freins, de leurs brutales reprises, et surtout de ce que les vagues ne klaxonnent pas.

C'est au cœur de ce barouf qu'un son métallique ténu s'est alors distinctement fait entendre de l'autre côté de la porte : celui d'une clé en train de jouer dans une serrure.

Lou Tausk n'est pas allé se plaindre à la police. D'abord à cause de ces menaces même s'il les juge puérides, ensuite parce qu'il a ses raisons. Mieux vaut ne pas se précipiter, prendre le temps de réfléchir et se rendre à Neuilly pour consulter Hubert, ce qui ne l'amuse guère. Voir Hubert, voir Neuilly ne l'amuse pas mais il faut : le lendemain matin, il a repris le métro. Retrouvé sa ligne habituelle cette fois dans l'autre sens, et son système d'annonces sonores automatiques.

C'est donc une jolie voix de jeune femme – elle ne serait pas si mal, d'ailleurs, pour son album-concept – qui, avant chaque arrêt, procède en deux temps pour nommer la station. D'abord un ton d'annonce quand la rame va y entrer : registre de mise en garde, presque interrogatif, courbe mélodique ascendante : attention, on arrive. Puis une fois attirée l'attention de l'usager et la station atteinte, son nom est encore prononcé mais sur un mode injonctif de constat, inflexion conclusive à la baisse et qui confirme l'arrivée : ça y est, on y est.

Le nom de chaque station, d'autre part, est articulé de manière neutre alors que, selon la personne ou le lieu qu'il évoque, il pourrait s'y adapter en individualisant un peu l'affaire : ce pourrait être un accent dramatique à Stalingrad, flamand à Anvers, dévot à La Chapelle ou cornélien à Rome – qui n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. Mais non, rien de personnel, tout le monde est traité pareil. La succession de ces deux tonalités, montante et descendante, sonne aussi comme si la voix faisait se rencontrer deux personnes au cours d'une soirée mondaine, ce qui n'a en plupart du temps aucun sens : nulle raison de faire connaître Pigalle ou Jaurès à eux-mêmes. Sauf dans l'hypothèse où l'on présenterait une femme prénommée Blanche à une autre femme prénommée Blanche, ou Alexandre Dumas père à Alexandre Dumas fils, bref.

Tausk a donc emprunté la ligne 2 jusqu'à l'Étoile, d'où il a pris la 1 en direction de Neuilly. Changement peu compliqué mais les couloirs puis les escalators en panne déjà contrarié qu'il était, ont commencé à l'énerver. Sur strapontin, il n'a pu trouver d'autre place assise qu'à côté d'une jeune mère tenant sur ses genoux un nourrisson à première vue serein, mais sur lequel Tausk a jeté un regard circospect. Ce nourrisson s'est vite mis à hurler comme il était probable et, la jeune mère ayant beau l'obturer au moyen d'une tétine, la tension chez Tausk a encore monté.

Sur cette ligne 1, les noms de stations sont également répétés par des annonces

automatiques, mais la fille qui a prêté sa voix au système n'a pas la douceur ni la prévenance de celle qui sonorise la 2 : d'abord elle donne avec indifférence le nom de la station – elle a vraiment l'air de s'en foutre –, puis quand on est entré dedans elle répète sur un ton agacé – si vous n'avez pas compris je vous le rappelle, mais c'est bien parce que c'est vous. C'est beaucoup, beaucoup moins attentionné. De plus, le wagon emprunté par Tausk est animé par un mandoliniste âgé brutalisant des airs napolitains, qui fait s'élever d'un cran son exaspération : quand il est de sa mauvaise humeur dans le métro, les praticiens de steel guitar ou de bandonéon, le cornemuse ou de rondador qui passent de voiture en voiture et, dans les stations mêmes, les quintettes à cordes ou les chœurs d'Europe centrale installés aux croisements de couloirs lui donnent toujours envie de tirer dans le tas.

Arrivé à Neuilly, Tausk a ouvert son portable et appelé le gardien de l'immeuble au 12 rue de Pali-Kao, histoire de s'informer sur d'éventuels nouveaux courriers. Ne quittez pas, s'est empressé le gardien, debout dans le hall de l'immeuble et serrant sous son bras une liasse d'enveloppes ficelée par le facteur. Justement je fais la distribution, ne quittez pas, je regarde. Est alors apparu de dos, poussant la porte du hall vers la rue, un vaste individu au crâne chauve ou rasé, vêtu d'un costume gris flottant le faisant paraître plus vaste encore.

Il n'y a pratiquement rien, a constaté le gardien, juste un truc de votre mutuelle et quelque chose comme une facture, genre gaz. Cependant, comme le costume gris s'est une fois retourné, nous avons distingué son visage marqué d'un signe particulier : longue tache de naissance rougeâtre étalée sur le haut du front, un angiome qui épouse parfaitement la forme de la Nouvelle-Guinée, aux moindres caps, isthmes et golfes près. Bon, a dit Tausk, en reprenant sa marche vers le bureau d'Hubert, vous m'appellez s'il y a autre chose.

L'hôtel particulier d'Hubert, dont les bureaux sont installés au rez-de-chaussée, lui tient également lieu de domicile principal. Quant à Hubert lui-même, qui est l'avocat conseil de Tausk, il est aussi son demi-frère cadet. L'identité complète d'Hubert est Georges-Hubert Coste et, ces hommes étant issus du même père, le véritable nom de Tausk est Louis-Charles Coste. Mais ce nom risquant de ne pas faire l'affaire dans le milieu du show-biz quand Tausk a décidé de s'y lancer, il a donc adopté à l'époque, comme nous l'avions laissé prévoir, un nom de scène : Louis Tausk. Lou parce que Louis, Tausk parce que Tausk (1879-1919) et parce qu'il trouvait que ça sonne bien. Par respect pour sa décision, nous continuerons à désigner ainsi.

L'hôtel particulier d'Hubert, donc, est flanqué d'un jardin derrière et, devant, d'une cour dont les graviers crissent de plaisir sous les pneus des coûteux véhicules

possédés par une clientèle venue consulter Hubert sur des points de droit fiscal, droit des affaires et droit des sociétés. À peine Lou Tausk est-il entré dans le hall décoré par une huile en grand format de Tancrède Synave, qu'Hubert est venu l'accueillir, pas du tout habillé en avocat classique : polo vert tilleul un peu délavé sous les bras, jeans à pattes d'éléphant décalées, mocassins à glands. C'est qu'Hubert, bien connu dans sa profession, dispose d'un volant de clientèle assez riche et varié pour se permettre un style vestimentaire soigneusement négligé. De la sorte il met à l'aise les huiles qu'il retrouvera au golf, au tennis, au squash, de sorte il n'effarouche pas non plus le Gustave anonyme, magnétisé par la réputation d'Hubert mais rassuré de voir un éminent juriste, aussi simplement mis, s'occuper de ses humbles intérêts. Hubert s'attire ainsi le respect fasciné du Gustave, lui donne conscience de l'honneur qui lui est fait jusqu'au jour où, toutes taxes comprises, la secrétaire d'Hubert fera part au Gustave ébahi du montant de ses honoraires.

Toutes dents immaculées, tous cheveux drus gelés en arrière agrémentés d'une virgule indocile, mèche savamment rétive qu'il rejette en se propulsant d'un pas souple vers Tausk, Hubert a pris celui-ci dans ses bras pour l'étreindre, c'est ce qu'on fait en famille, Tausk s'y est prêté de mauvaise grâce en évitant que ça se voie, pas moyen d'y couper même si cela consiste en un rude entrechoquement de pommettes qu'Hubert a fort saillantes - c'est un peu douloureux pour Tausk mais c'est fait. Hubert Coste est plus grand que Lou Tausk, plus élancé, plus souriant, plus bronzé, plus musclé, plus tout ce qu'on peut concevoir et nous ferons grâce de sa putain de très jolie femme et de ses saloperies de merveilleux enfants. Physiquement il est impeccable, ce que Tausk, chacun tenant de sa mère, est moins.

Peut-être est-ce pour cela qu'Hubert, chaque fois, adresse à son demi-frère une remarque supposée témoigner de son attentive affection. Ainsi, ce matin, tenant toujours Tausk par les épaules et reculant un peu pour le considérer : Je te trouve un peu rouge, là, non ? s'inquiète Hubert. Ah bon, s'affole Tausk aussitôt en se touchant craintivement une joue. En tout cas, tu as pris des couleurs, dit Hubert, c'est bien. Tu es allé te reposer au soleil, je suppose. Je ne crois pas, élude Tausk. Enfin si, ment-il aussitôt, la semaine dernière, ça doit être ça. C'est bien, réitère Hubert en époussetant une vraie ou fausse poussière sur la manche du demi-frère, faut que tu prennes l'air de temps en temps, et qu'est-ce qui t'amène ?

On est passés dans son bureau, Tausk y a exposé la situation. Constance enlevée, rançon demandée, photo préoccupante, menaces traditionnelles et qu'est-ce qu'on fait ? Situation à vrai dire si banale, comme on en voit tellement souvent, que nous sommes tous un peu embarrassés : Tausk par sa démarche humiliante auprès de

- [**read online A Textbook of Medical Instruments pdf, azw \(kindle\)**](#)
- [Dictionary of Architecture and Building Construction here](#)
- [read online The Decameron \(Penguin Classics\) online](#)
- [**download online Collected Poems: A Bilingual Edition book**](#)
- [download online The Cinema of Takeshi Kitano: Flowering Blood \(Directors' Cuts\) book](#)

- <http://weddingcellist.com/lib/A-Textbook-of-Medical-Instruments.pdf>
- <http://pittiger.com/lib/Studies-in-critical-philosophy.pdf>
- <http://www.netc-bd.com/ebooks/The-Last-Good-German--November-Man--Book-12-.pdf>
- <http://weddingcellist.com/lib/Collected-Poems--A-Bilingual-Edition.pdf>
- <http://monkeybubblemedia.com/lib/The-Political-Economy-of-the-Chinese-Coal-Industry--Black-Gold-and-Blood-Stained-Coal--Routledge-Studies-on-the-Chi>